

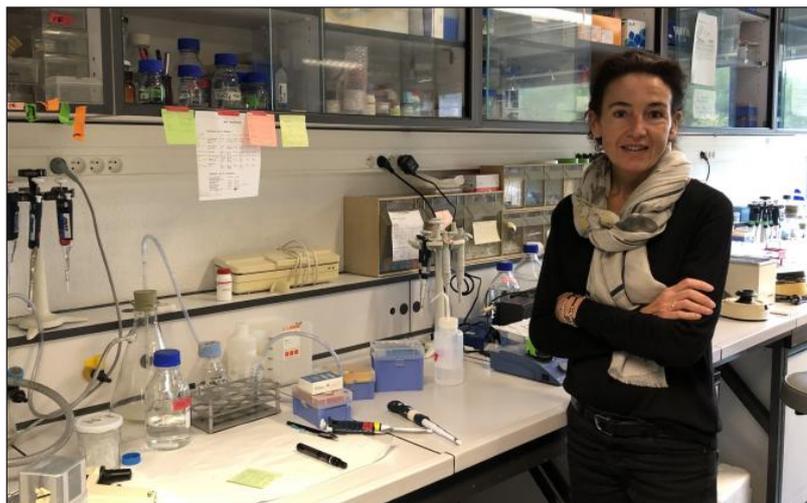
Comment l'IPMC valorise les travaux de ses chercheurs

Ça buzze L'institut de pharmacologie moléculaire et cellulaire (IPMC) de Sophia Antipolis célèbre ses trente années d'existence et a plein de projets dans ses cartons. Dont un bio-incubateur

Discret, l'IPMC l'est assurément. Cela fait trente ans que l'Institut de Pharmacologie moléculaire et cellulaire est installé à Sophia Antipolis. Pourtant, cette émanation du Centre de biochimie de Valrose fondée en 1989 par le professeur Michel Lazdunski (médaillé d'or du CNRS) est l'un des laboratoires d'excellence qui font la renommée de la technopole. L'institut emploie 200 collaborateurs et a à son actif une centaine de brevets dont 21 uniquement ces cinq dernières années. Dans un bâtiment de 8 000 m², ses dix-neuf équipes de chercheurs de haut niveau planchent sur la neurobiologie et l'immunologie ; la pharmacologie cellulaire et la pharmacologie génomique.

Chercheurs et entrepreneurs

L'institut sous la tutelle du CNRS et de l'Université Côte d'Azur ne fait donc que de la recherche fondamentale ? Pas tout à fait, module Sophie Demolombe, multicas-



Sophie Demolombe s'occupe notamment de la valorisation pour l'IPMC dirigé par Jean-Louis Nahon. (Photo K.W.)

quette à l'IPMC. Elle est notamment directeur de recherche au CNRS, responsable de la valorisation pour l'IPMC et codirectrice de l'école universitaire de recherche Life & Health Sciences. « Nos travaux visent à mieux comprendre les maladies, leurs mécanismes pour identifier de nouvelles cibles

thérapeutiques et améliorer le diagnostic. On est au début de la chaîne : nous nous adressons à la communauté scientifique car on améliore la compréhension des maladies et in fine, cela peut déboucher sur de nouveaux médicaments. » À l'instar des kits de diagnostics pour les maladies cardiovasculaires et réna-

les commercialisés par les laboratoires Aterovax et Euroimmun. Les avancées des scientifiques donnent parfois naissance à des créations d'entreprise : « Une de nos équipes a trouvé des molécules anti-dépression et a créé sa startup 3P3D (Public-Private Partnership for Drug Discovery and Development) dans le Cher, précise Sophie Demolombe dont le rôle est justement de valoriser les recherches des scientifiques. Je les accompagne dans leur quête de fonds publics ou privés. Une fois le brevet déposé, ils peuvent soit poursuivre leurs recherches en créant leur entreprise, soit faire financer leurs travaux par des industriels. D'ailleurs, un de nos chercheurs en bio-électronique collabore avec Galvani Bioelectronics, issue d'un accord entre GlaxoSmithKline et Google, pour traiter le diabète de type 1. » De tels contrats rapportent 500 000 € à l'IPMC financé par ailleurs par le CNRS, l'UCA et autres aides et fondations... Une goutte d'eau dans son coût de

fonctionnement qui s'élève à 7 M€ par an mais un levier de croissance à ne pas négliger.

A quand un bio incubateur ?

Autre piste de développement de l'IPMC, le BioIncub-Sophia. « Un projet qui est dans les cartons depuis le premier contrat de plan Etat-Région (CPER) 2015 », regrette la scientifique qui espère le voir aboutir dans le prochain plan 2021/27. « On voudrait créer à Sophia et à Nice, sur les campus de Valrose et de Pasteur, des espaces spécifiques à l'incubation de projets innovants dans les secteurs de la biotechnologie et de la chimie adossés au laboratoire pour qu'ils bénéficient de ses infrastructures et de ses compétences scientifiques. » Le but étant qu'au bout des quatre ans d'incubation, les projets puissent continuer leur maturation en hôtel d'entreprise. Mais ça, c'est pour plus tard...

KARINE WENGER
kwenger@nicematin.fr